

MARTY

Delphine Robin

Marty

Roman

Éditions Persée

Ce livre est une œuvre de fiction. Les noms, les personnages et les événements sont le fruit de l'imagination de l'auteur et toute ressemblance avec des personnes vivantes ou ayant existé serait pure coïncidence.

Consultez notre site internet



© Éditions Persée, 2021

Pour tout contact :
Éditions Persée – Centre Chester Carlson
ZAC du Moulin des Landes – 2 rue Gutenberg,
44980 Sainte-Luce-sur-Loire
www.editions-persee.fr

À celui que je vois si peu,

*Il demeure toujours une page blanche à la fin
des livres, elle sert à écrire sa propre histoire.*

Delphine Robin.

PROLOGUE

Sombres souvenirs

Février 1984.

Paterson Street – Rhode Island.

— **M**arty... Jusqu'à quand on va rester là ?
— Je ne sais pas Wenn', comme d'habitude...
Sûrement une bonne partie de la nuit...

Le silence revint quelques instants puis Wennela s'impatienta de nouveau et se mit à gesticuler dans tous les sens.

— Marty ?

— Quoi ? Et parle moins fort ! Lui recommanda le jeune garçon.

— Mais, Marty... J'ai envie de faire pipi !

— Je sais, moi aussi, mais tu sais bien qu'on ne peut pas sortir de là. Essaie de te retenir c'est tout !

Wennela se mit à pleurnicher et Marty lui chuchota de se serrer contre lui.

— Essaie de te retenir Wenn', je t'en supplie. Et surtout tais-toi ! Si elle t'entend, ça sera pire que ce placard, tu sais bien !

— Je sais. Fit la fillette en se blottissant contre son grand frère.

Une heure plus tard, les enfants s'étaient endormis dans le vieux placard de cette chambre glaciale, à l'étage d'une vaste maison des années 60'. Maison, où jadis, ils avaient vécu heureux, jusqu'à la disparition de leur mère. Morte dans un accident deux ans auparavant. Un choc terrible pour cette petite famille sans histoire, un deuil dont le père des enfants ne s'était jamais remis. De mois en mois, le patriarche était tombé à terre, tel un pantin inanimé, sous le poids de la douleur et des effluves d'alcool.

Les enfants, de leur côté, avaient appris à avancer seuls, à se serrer les coudes, mais le destin n'avait pas encore été assez cruel avec eux.

Un soir, après une virée en ville devenue quotidienne, le père de Marty et Wennela, était revenu accompagné d'une rombière, tout au moins aussi saoule que lui. L'impudente n'avait alors plus jamais quitté les lieux ; installant sa garde-robe délurée au détriment des vêtements de leur mère, faisant naître un flot incessant de fréquentations peu recommandables, défigurant chaque pièce de son fatras quotidien, de ses humeurs massacantes et de son incommodante odeur de tabac froid.

La maison du bonheur s'était transformée peu à peu en un piège sans issue, pour en définitive, devenir le hall effrayant de multiples formes de sévices.

Ce soir encore, enfermés dans ce placard, les petits n'avaient qu'à attendre que leur bourreau les libère. Ils en avaient l'habitude à présent et s'ils ne bronchaient pas durant la punition, le droit leur serait donné de dormir convenablement dans leur lit. Qu'avaient-ils fait pour mériter ça ? Quel enseignement pouvait-on espérer de tels châtiments ? Comment pouvait-on à ce point haïr des enfants ?

Marty se réveilla le premier, en entendant les talons canner sur le plancher du couloir. Leur marâtre arrivait, mettant fin au supplice ou le complétant comme parfois, par un autre plus vicieux encore ; et décuplé par l'intempérance de la soirée qui avait précédée.

Marty secoua sa sœur et lui mit aussitôt la main sur la bouche pour étouffer tout pleurnichement inopiné qui aurait pu leur valoir un coup de ceinturon subsidiaire.

— Wennela ! Chut ! Elle arrive !

À cet instant, ils entendirent la clenche de la chambre s'ouvrir et les deux enfants retinrent instinctivement leur respiration. Leur cœur battait d'effroi et leurs jambes étaient engourdies d'être restées aussi longtemps recroquevillées dans ce mitard trop petit pour eux deux.

Le trousseau de clés retentit et l'une d'elle s'enfonça brutalement dans la serrure. Le cliquetis du loquet laissa place instantanément au filet de lumière amené par l'ouverture de la porte. Leurs yeux devenus sensibles à l'éclairage de la lampe, ils baissèrent la tête mais, leur belle-mère n'avait pas l'intention de s'étendre plus longtemps sur cette incommodité.

— Allez, déguerpissez dans votre chambre ! Ordonna-t-elle froidement.

Les deux gamins ne se firent pas prier et malgré les fourmillements dans leurs jambes, ils sortirent hâtivement du placard. Marty enclencha le pas à sa sœur, en agrippant sa main pour l'emmener dans sa course le plus rapidement possible. Mais soudain, la sombre despote les stoppa net.

— Attendez voir un peu, sales vermines ! Qu'est-ce que je sens ?

Le silence qui s'installa devint frigorifiant et insoutenable. Les enfants n'osaient plus bouger et Wennela serra fortement la main de son frère comme pour se donner du courage.

— Lequel de vous deux a pissé dans ce putain de placard ! Hurla-t-elle, folle de rage.

Personne n'osa répondre, figé par la peur.

La marâtre était imposante de terreur. Grande, sèche avec un visage angoissant. Ses yeux marron presque noirs intensifiaient ses humeurs irascibles. Elle portait toujours ce rouge à lèvres rouge vif qui jurait de loin avec son teint blafard. Ses cheveux blonds décolorés à l'eau oxygénée, empestait toujours le mélange d'oxyde et de cigarette, qu'elle ne pouvait s'empêcher de pomper à longueur de journée.

Comment oser prendre la parole et avouer face à l'hystérie qui naissait devant eux ? Comment se résigner à une deuxième punition alors que l'ébranlement de la première s'estompait à peine ?

— Répondez, sales morveux ! Les réprimanda-t-elle à nouveau.

Marty regarda en direction de sa sœur et comprit que le métabolisme de la cadette avait eu raison d'elle pendant son sommeil. Elle était encore si jeune, il était impossible qu'elle se retienne aussi longtemps pendant ces longues heures d'enfermement. C'était si injuste.

— Faut-il que je vienne reluquer sur vos froques, l'auréole de pisse, bande de sales merdeux ?

— Non... C'est moi ! Cria promptement la petite Wennela.

— Sale mioche répugnante ! Tu vas me nettoyer ton infecte pisse ! Lui ordonna-t-elle avec un regard terrifiant d'animosité. Et toi... Continua-t-elle en pointant Marty du doigt. Déguerpi dans ton lit ! Et tache de préparer correctement mon déjeuner demain matin !

Marty monta le cœur lourd de penser aux sévices supplémentaires qu'allait subir sa petite sœur. Ses yeux remplis de larmes qu'il n'arrivait plus à contenir, l'empêchaient de voir quoique ce soit devant lui. Il trébucha sur l'une des marches d'escaliers et manqua sérieusement de s'abîmer le menton. Sa colère redoubla. Il aurait voulu être un homme, être fort pour pouvoir libérer sa sœur des griffes de cette bonne-femme sadique. Combien de fois

s'était-il imaginé la tuer, la poignarder, l'étouffer dans son sommeil, empoisonner sa nourriture ? Tout aurait été bon pour mettre fin à ce supplice mais, jamais il n'avait été capable d'aucune rébellion devant elle. Baisser la tête était la seule chose à faire. Personne ne savait de quoi elle était capable. Son père avait disparu depuis plusieurs semaines à présent et nul ne savait où il était mais, Marty lui, semblait persuadé que la Marâtre s'en était débarrassée.

Le gamin sanglotant, se laissa tomber sur son lit, éreinté et impuissant devant les coups de ceinturon et les cris qui faisaient écho depuis l'autre chambre. Il ne pouvait rien faire. Rien, à part se cacher la tête sous l'oreiller pour que le cauchemar cesse quelques heures.

Le lendemain matin, lorsqu'il s'éveilla, il constata que sa petite sœur n'avait pas regagné son lit et il s'empressa de s'habiller pour essayer de savoir où elle pouvait se trouver. Il descendit à la cuisine, où il dû préparer le déjeuner de sa tortionnaire. Il n'y avait aucun bruit et les questions se bousculaient dans sa tête. Pauvre Wennela, qu'avait-elle bien pu encore lui faire de plus atroce ? Où l'avait-elle enfermée ? Avait-elle mal ? Avait-elle froid ? Avait-elle faim ? Mille questions lui dévoraient littéralement les méninges.

Tout en passant les tartines de pain tranchées dans le toaster, Marty, en saisit un morceau et le glissa sous son pull afin de le donner à sa sœur, plus tard, lorsqu'ils seraient à nouveau ensemble, unis, comme toujours.

Il finissait de mettre le dernier pot de confiture sur la table, quand l'odeur de cigarette de sa belle-mère se fit sentir dans les escaliers. Précédée du bruit de ses talons à pompons, la sombre figure fit son apparition avec une mine tout aussi autoritaire qu'à

l'accoutumée. Sans même un regard pour Marty, elle s'assit et posa sa cigarette dans le cendrier pour se servir du café.

Soudain, elle se tourna vers le garçonnet silencieux :

— Tu peux partir à l'école tout seul, ta punaise de sœur n'ira pas aujourd'hui.

— Mais pourquoi ? S'inquiéta Marty, qui regretta aussitôt ses paroles.

— Je t'ai demandé d'ouvrir ton clapet pauvre écervelé ? Bondit-elle en pompant furieusement sur son mégot ramolli.

— Non. Marmonna Marty.

— Alors fous le camp ! Et dit à l'institutrice de ta sœur qu'elle a une angine ou je ne sais quoi !

— Oui, c'est compris. Assura le jeune garçon encore plus inquiet que jamais.

— Mais, attends voir un peu... Qu'est-ce que tu as sous ton pull, sale morveux ! Montre-moi tout de suite ce que tu caches !

Le morceau de pain était retombé au niveau de sa ceinture, formant une boule facilement identifiable. Marty ne pouvait plus cacher son larcin. La belle-mère se leva et découvrit le morceau de pain que tendait le garçonnet.

— Que comptais-tu faire avec ça ! Oh... Ne me dis pas que tu le gardais pour ta chère petite idiote de sœur ! Elle gloussa excessivement. Que c'est pathétique mon pauvre !

— Où est-elle ? Entama-t-il de comprendre.

Elle pompa une dernière fois sur la cigarette jusqu'à l'embrasement du filtre jaune et prit sarcastiquement son temps pour l'éteindre. Les silences de la garce martyrisaient d'autant plus le jeune garçon que n'importe quel autre châtiment.

— Où est Wennela ? Cria-t-il à bout de force.

La gifle qui le contrecarra fut sans précédent mais, la marâtre lui répondit tout de même, non pour céder à son accès de colère mais, pour l'achever un peu plus.

— Ta sœur a rejoint ta piètre mère et ton fumiste de père ! Ne perds plus ton temps à garder des morceaux de pain pour elle dorénavant ! Cette sale punaise a eu ce qu'elle méritait... Maintenant hors de ma vue maudit mioche !

Marty fut foudroyé par les aveux de la vipère et tel un venin inoculé dans son corps, Marty sentit ses membres se paralyser. La sueur commença à perler sur son front. Ses mâchoires se serrèrent, ses poings se recroquevillèrent et l'instant d'après, un hurlement inhumain sortit du fond de sa cage thoracique.

PREMIÈRE PARTIE

STANLEY TODDS

Mardi 27 mai 2014.

Providence – Rhode Island.

— **P**utain de cauchemar! Calomnie Stanley Todds en se relevant pour attraper la bouteille d'eau qu'il laissait toujours à côté de lui la nuit. Une vieille habitude de l'enfance qui ne l'avait jamais quitté.

Une envie pressante l'encouragea à se lever et après une rapide virée aux toilettes, Stanley se rassit sur le matelas aux draps défaits et humides. Il constata l'heure avancée indiquée par son radioreveil digital, puis il contempla léthargiquement l'aube qui pointait le bout de son nez au dehors. De fait, il décréta qu'il n'était plus la peine de se recoucher.

Muni d'un café double, le journaliste du News'Today, s'installa devant son écran d'ordinateur et consulta ses recherches en cours. Son article quotidien sur les faits politiques mais aussi ce nouveau reportage que lui avait confié sa direction. Un papier tout à fait inusuel qu'il devait rédiger sur une série de séquestrations.

Il bossait dessus depuis deux semaines et bénéficiait de l'aide de la police qui lui donnait feu vert pour divulguer certaines informations. Rien de bien folichon malgré tout car trop informer les